

jean paulhan les
fleurs de tarbes
ou la terreur dans les lettres



Extrait de la publication



idees/gallimard

*Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.*

© *Éditions Gallimard, 1941.*

Pour André Gide

L'on parle volontiers du mystère de la poésie et des Lettres. L'on en parle jusqu'à la nausée. Il faut l'avouer pourtant, ce n'est rien éclairer qu'évoquer ici la magie ou l'extase, la pierre enchantée, l'animal attentif. Ce n'est rien dire précisément que parler d'ineffable. Ce n'est rien avouer que parler de secrets. Que le poète soit dévot, bien. Mais de quelle foi ? L'écrivain savant, soit. Mais de quelle science ?

Que le poète ou le romancier se contente ici d'une confusion répugnante, libre à lui. Ce n'est pas son affaire d'expliquer le mystère, s'il l'éprouve et le répand. Et peut-être le rend-il d'autant mieux qu'il s'y refuse lui-même. Mais il existe un autre écrivain, dont la tâche est de rappeler inlassablement ce dont il s'agit, et qui semble perdu.

L'on dirait étrangement que le critique a, de nos jours, renoncé son privilège, et quitté, sur les Lettres, tout droit de regard. Il avait un ordre à imposer. Non, il s'égaré en révérences niaises. « Que les créateurs, dit-il, commencent ! » Ou : « Que puis-je faire tout seul ? » Il prie seulement qu'on le laisse observer, et tenir ses comptes (mais cela aussi va lui être ôté).

Ce n'est pas de tels problèmes, tant s'en faut, que j'agitais quand j'ai entrepris cette étude. Il m'eût paru prétentieux et vain de m'y attaquer. Au demeurant la littérature pose, de nos jours, mille questions plus urgentes : la misère, la solitude, l'excès.

I

Portrait de la Terreur

LA LITTÉRATURE A L'ÉTAT SAUVAGE

*Comme j'allais répéter les mots
que m'apprenait cette aimable
indigène: « Arrêtez! s'écria-t-elle.
Chacun ne peut servir qu'une
fois... »*

(Voyages de BOTZARRO, XV.)

Il n'arrive pas dans les Lettres beaucoup d'événements de nature à nous enchanter. Ce serait peu ; il semble que par avance nous nous défendions d'être enchantés. La beauté ne nous est guère qu'une raison de défiance. Les ouvrages accomplis, dit l'un, sont indifférents. L'autre : le danger d'un sujet est dans sa beauté. Et le dernier : rien ne ressemble à la médiocrité comme la perfection. Je cite les critiques les plus sages ¹. « Pas de beaux vers », disait Hugo.

Restent le caractère, et la surprise. Or, cela même que la littérature feint de nous donner ainsi,

1. Cf. Jouffroy (*Pensées*), M. Edmond Jaloux (*Nouvelles Littéraires*, 7 septembre 1929) et M. André Maurois (*Bravo*, 15 janvier 1930). « Pourquoi les parfaits ne sont-ils pas les grands? », demandait Victor Hugo (*Post-scriptum de ma vie*).

c'est pour le reprendre aussitôt. Ce caractère, à peine répété, devient mécanique ; cette surprise habituelle, et le contraire d'une surprise. Péguy tient qu'un écrivain forme un premier ouvrage authentique, et passe le reste de sa vie à s'imiter. Gourmont ajoute que l'œuvre personnelle ne tarde pas à devenir obscure si elle échoue, banale si elle réussit, et décourageante en tous cas. Ainsi la beauté commence, et le caractère finit par nous décevoir. Il n'y a pas grande différence. Somme toute nous avons renoncé, peu s'en faut, à connaître ce que nous *doit* la littérature : jetés devant elle sans défense comme sans méthode, et tout désorientés.

Ce n'est pas faute d'espairs, ni de prétentions.

A GRAND ESPOIR, GRANDE DÉCEPTION

Victor Hugo se prenait pour un pape, Lamartine pour un homme d'État et Barrès pour un général. Paul Valéry attend des Lettres ce qu'un philosophe n'ose pas toujours espérer de la philosophie : il veut connaître ce que peut l'homme. Et Gide, ce qu'il est.

Il suffirait à Claudel de reformer sur les débris d'une société laïque le monde sacré, tel que l'a connu le Moyen Âge. Breton cependant exige le triomphe d'une éthique nouvelle, qui se fonde sur le crime et la merveille. « La poésie, dit-il, a pour cela ses moyens, dont les hommes sous-estiment l'efficacité. » Il semble à Maurras suffisant, mais nécessaire, que l'écrivain maintienne au-dessus de l'eau toute une civilisation qui sombre. Je ne dis rien d'Alerte : la poésie lui semble chose si grave qu'il a pris le parti de se taire.

Je ne sais s'il est vrai que les hommes de lettres se soient contentés jadis de distraire d'honnêtes gens. (Ils le disaient du moins.) Les plus modestes de nous attendent une religion, une morale, et le sens de la vie enfin révélé. Il n'est pas une joie de l'esprit que les Lettres ne leur doivent. Et qui

pourrait tolérer, se demande un jeune homme, de n'être pas écrivain ?

Quoi ! La littérature serait donc armée pour traiter de tels sujets ? — Je n'ai pas dit qu'elle les traitait. — Alors pourquoi les pose-t-elle ? A quoi bon les agiter ? — Je n'en sais rien. Il se peut que les hommes soient devenus plus exigeants. Il se peut aussi que les Lettres soient devenues moins dominantes. Tout se passe comme s'il y avait à leur endroit je ne sais quoi de libre, de joyeux et peut-être d'insensé, dont nous aurions perdu jusqu'au souvenir et à l'idée. Ne sachant plus quel est exactement le bienfait qu'elles nous doivent, nous commençons par tout exiger. (Ainsi l'on réclame en justice cent mille francs pour en obtenir cinquante.) — Ce serait le meilleur moyen d'être déçus. — Justement, nous sommes déçus.

N'allez pas chercher trop loin ce qui retient Rimbaud de s'estimer. C'est le poème qu'il vient d'écrire. Paul Valéry n'a pas plus tôt porté sur le poète, ses moyens et son champ de forces, un jugement précis, qu'il s'excuse et paraît confus. Est-ce lui qui ose ainsi trancher ? Non. Il ne veut empêcher personne. Ses fantaisies valent pour lui seul, qui écrit, dit-il, par faiblesse.

Claudé prononce et juge, non sans laisser intervenir Dieu, la nature, les astres. « Ce livre immonde... — Vos critiques, lui dit-on... — Critiques ! Me croyez-vous un valet d'écurie ! — Votre œuvre cependant... — ... un homme de lettres, une fille de joie ! »

Qui attendrait d'Aragon une idée juste ? Il enchante, il donne à rêver. Rostand est gauche

près de lui. Mais Aragon traite la littérature de machine à crétiniser, les littérateurs de crabes. S'il n'est pas crabe, on ne voit pas ce qui lui reste.

Je parle des meilleurs. Comment leur faire entendre qu'ils écrivent ? « C'est du moins sans le faire exprès », répond Arland. Cependant plus d'un romancier, de Balzac à Proust, s'excuse sur ses personnages qui le pressent, paraît-il, de leur donner la vie. Pour Apollinaire, il préférerait certes des parfums, des bruits ou des lignes à ces mots déplaisants. Il semble enfin que l'on ne puisse être honnête littérateur, si l'on n'éprouve pour les Lettres du dégoût. Comme il n'était pas de révélation que l'on n'attendît d'elles, il n'est pas de mépris qu'elles ne nous paraissent mériter. Et chaque jeune écrivain s'étonne que l'on puisse tolérer d'être écrivain. Nous ne parvenons guère à parler de roman, de style, de littérature ou d'art qu'à la faveur de ruses, et de mots nouveaux, qui n'aient pas encore l'air d'injures. L'expérience heureuse, s'il en est une, se disperse et demeure sans chemins ni signes. Et rien ne se passe enfin qui ne se passe à l'envers dans nos Lettres, privées de mémoire et comme demeurées à l'état sauvage.

Le malentendu prend des formes singulières.

DÉFAUT DE LA PENSÉE CRITIQUE

Chacun sait qu'il y a, de nos jours, deux littératures : la mauvaise, qui est proprement illisible (on la lit beaucoup). Et la bonne, qui ne se lit pas. C'est ce que l'on a appelé, entre autres noms, le divorce de l'écrivain et du public.

La célèbre bibliothèque des ducs de Brécé, qui avait accueilli les grands livres du XVIII^e siècle, ne reçut de 1800 à 1850 que Chateaubriand, Guizot, Marchangy ¹. Après 1850, deux ou trois brochures relatives à Pie XI et un panégyrique de Jeanne d'Arc. C'était peu. Charles Maurras explique là-dessus que la faute n'est pas aux Brécé, mais au seul écrivain : à ses déclarations anarchiques comme à ses cryptogrammes abstrus, où la bonne société ne trouve rien qui l'attache ou l'intéresse : rien qu'elle se doive d'encourager.

Il se peut. Pourtant je ne vois guère d'énigme ou de cryptogramme — fût-il anarchique ou révolutionnaire — qui ne reçoive d'abord l'adhésion de la meilleure société. Les revues difficiles paraissent sur papier de luxe ; ce qui se lit sur papier

1. Cf. Anatole France, *L'Anneau d'améthyste*.

chandelle est toujours sage et très clair. Et les ducs de Brécé sont connus aujourd'hui pour leurs collections de manuscrits de Sade et d'invectives surréalistes. Au demeurant, le divorce est plus grave que ne le dit Maurras, et ce n'est pas le seul aristocrate, mais tout aussi bien le bourgeois ou l'ouvrier, qui lit depuis quelque cent ans et admire Feuillet, non Flaubert ; Gustave Droz, non pas Bloy ; Jean Aicard, non Charles Cros ; Madame de Noailles plutôt que Mallarmé et Guy de Pourtalès plutôt que Marcel Jouhandeau. Quoi ! Si le critique tout le premier abandonne et trahit la littérature.

L'on a parfois appelé le XIX^e siècle, siècle de la critique. Par antiphrase, sans doute : c'est le siècle où tout bon critique *méconnaît* les écrivains de son temps. Fontanes et Planche accablent Lamartine ; et Nisard, Victor Hugo. L'on ne peut lire sans honte ce que Sainte-Beuve écrit de Balzac et de Baudelaire ; Brunetière, de Stendhal et de Flaubert ; Lemaître, de Verlaine ou de Mallarmé ; Faguet, de Nerval et de Zola ; Lasserre, de Proust et de Claudel. Quand Taine veut imposer un romancier, c'est Hector Malot ; Anatole France un poète, c'est Frédéric Plessis. Tous, il va sans dire, passant sous silence Cros, Rimbaud, Villiers, Lautréamont. Cependant, l'un excelle dans les Portraits, l'autre dans les Caractères. Celui-ci compose des Essais, celui-là écrit de charmants Voyages (dans les livres). Un seul genre littéraire leur demeure fermé : celui dont ils se réclament. S'il est vrai que la critique soit la contre-partie des arts et comme leur conscience, il faut avouer que les Lettres de nos jours n'ont pas bonne conscience.

Ce n'est pas faute de savoir, ni de doctrine. Les savants ont fait de leur mieux. L'un discerne dans l'écrivain la rencontre d'une race, d'un milieu et d'un moment. L'autre tient l'œuvre d'art pour un jeu. Ou bien encore l'on y voit la carapace où l'homme abrite ses désirs. Je laisse ceux qui l'appellent de façon généreuse, mais un peu vague, illumination, union à l'âme des choses, et le reste. Le plus avisé conseille d'attendre, pour connaître la littérature, qu'elle ait fini de varier, et de vivre.

Pour diverses qu'elles soient, ces doctrines ont deux traits communs. C'est d'abord leur inutilité : l'on n'a jamais vu d'écrivain assez fou pour tenter de ressembler à l'image que Taine, Spencer ou Freud forment de l'écrivain. Le second trait est leur modestie : elles acceptent fort bien d'être inutiles.

M. Pierre Audiat remarquait récemment que les critiques sérieux (parmi lesquels il se compte) ont depuis longtemps renoncé à juger romans ou poèmes. Sans doute. Et peut-être même à les *considérer*. Sainte-Beuve tâche à classer les esprits ; les œuvres lui paraissent sans conséquence. Il discerne l'action d'une ride sur un poème, non d'un poème sur une ride. Taine et Freud, hantés de causes et d'effets, n'étudient l'œuvre, disent-ils, que pour connaître l'homme. Brunetière tient bizarrement que *le Cid* est, pour une part, l'œuvre de Corneille, mais qu'il est à un bien plus haut degré l'œuvre de Richelieu, de Chapelain et de l'opinion publique. Libre à la pensée critique de se faire historienne ou psychologue. Cependant l'auteur nous échappe après l'œuvre ; l'homme après l'auteur.

L'HOMME MUET

J'ai parlé littérature. Je parlerais tout aussi bien langage : discussion, cri, aveux, récits à la veillée. J'ai dit, et chacun sait, que Sainte-Beuve entend Baudelaire de travers ; mais il n'est pas moins exact (bien qu'il soit moins connu) que mon voisin M. Bazot se trouve embarrassé pour parler à sa bonne et s'embrouille aux explications — un peu mystérieuses — de son jardinier. La maladie des Lettres serait, après tout, peu de chose, si elle ne révélait une maladie chronique de l'expression.

Je ne dis rien d'un monde où les grands Politiques parlent Paix quand ils songent Guerre ; Ordre quand ils songent Massacre ; et Noblesse, Dévouement ou Chevalerie, quand ils songent Dieu sait quoi. L'on me répondrait qu'il s'agit d'une ruse, et que la grandeur d'un Politique se mesure assez bien au mépris qu'il marque pour les pauvres mots de chacun ¹. Mais les Politiques ne sont pas si malins, ni les braves gens si naïfs : je serais étonné si les mots n'y mettaient pas du leur. Car je

1. M. Molotov, ministre des Affaires Étrangères de l'U. R. S. S., remarquait, dans un de ses derniers discours (mars 1940), que le mot d'*agression* venait de changer de sens, « les événements lui ayant donné un contenu historique nouveau opposé à l'ancien. »

vois bien qu'ils me manquent à moi. Et non pas les mots seulement. Un homme normal a le droit de dire à tout moment ce qu'il pense. Et même de le chanter. Et même de le mettre en images. Mais il y a longtemps que nous avons renoncé tous ces droits.

Je ne songe pas seulement au système de dessins et de schèmes — lignes, triangles, spirales — que nous imaginons parfois porter en nous et dont les transformations nous rendent assez bien compte des passages et des progrès de nos entreprises. Mais de mille fantaisies personnelles qui nous viennent, et parfois nous obsèdent avant de nous quitter. Je ne me rappelle pas sans honte avoir été quelque temps tourmenté d'un sentiment, difficile mais précis, et qu'aurait assez bien rendu l'image d'un petit bonhomme submergé et perdu au fond de l'aquarium. Or, je n'ai jamais dessiné ce dessin. Mais je citerai un fait plus général. C'est ce que l'on pourrait appeler le *silence du permissionnaire*. Chacun sait que les soldats de 1914, quand ils allaient chez eux en permission, demeuraient muets. De quoi la propagande pacifiste a tiré grand parti, donnant pour causes du silence : d'une part, l'horreur des guerres, qui serait proprement indicible ; de l'autre, la mauvaise volonté de la famille du soldat, qui de toute façon eût refusé de comprendre. En bref, l'on tenait pour motifs du silence les deux raisons qui invitent tout homme normal à parler (et même à bavarder) : l'étrangeté de ce qu'il a à dire ; et la difficulté de convaincre sa mère, ou sa femme. Il eût été simplement honnête de voir dans ce silence le grand mystère, et le paradoxe de la guerre. Or il était de règle, et les combattants ne se sont



littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles



arts

jean paulhan : les fleurs de tarbes ou la terreur dans les lettres

Le livre que Jean Paulhan vient de consacrer à la littérature et au langage : *Les Fleurs de Tarbes* se lit avec d'étranges sentiments. On pénètre sans y prendre garde dans les analyses qu'il construit, ne sentant point vers quels périls se hâtent les phrases délicieuses et distinctes dont la liaison serrée est une garantie de sécurité et d'ordre. Tout y est clair, ingénieux, sans détour (...) On lit son livre sans précaution, mais lorsqu'on en a atteint le terme, on voit soudain qu'il a mis en cause non seulement une certaine conception critique, non seulement toute littérature, mais l'esprit, ses pouvoirs et ses moyens et l'on se retourne avec épouvante vers l'abîme au-dessus duquel on vient de passer - mais l'a-t-on vraiment franchi ? - et que des voiles durant le passage nous avaient habilement caché.

Maurice Blanchot

(*Comment la littérature est-elle possible ?*)

Extrait de la publication